

pent deux plumes et près duquel gît une magnifique main de papier. Deux chaises sont placées de chaque côté de la table qui occupe le centre de la salle. Un fauteuil à l'air grave, semble présider avec un parfait décorum cette silencieuse réunion.

Il y a déjà long-tems que les chaises et la table s'entregardent sans mot dire, lorsqu'enfin la solitude cesse et la salle donne signe de vie et d'agitation.

Deux souris entrent furtives de deux côtés opposés et s'avancent vers le milieu de l'appartement, retournent sur leur pas, puis reviennent ; se risquent un peu plus loin puis s'arrêtent avec précipitation dans leurs cachettes, enfin se rassurent, montrent le nez, guettent de tous côtés, écoutent et n'entendant rien, sortent, s'approchent et arrivent près d'une croûte de pain qui gît entre les pieds du fauteuil ; elle se la disputent vivement, la trant chacune de son côté ; l'une paraît l'emporter sur l'autre, mais celle-ci redoublant d'efforts regagne du terrain ; enfin on ne sait vraiment à laquelle des deux demeureront la victoire, et la croûte lorsqu'un grand fracas se fait à la porte qui s'ouvre bruyamment sous l'invitation d'un coup de pied.

Les deux petites bêtes se sauvent chacune dans son trou abandonnant sans combattre, à l'idéal ennemi ce qu'elles se seraient disputé l'instant d'au paravant au péril de leur vie.

L'homme qu'on vient de voir entrer avec tant d'empressément jette un coup-d'œil rapide autour de la salle, et paraît extrêmement surpris de trouver si peu de monde. Il s'approche de la table, feuillette le cahier de papier blanc et se parle à lui-même : (Vous l'appellerons pour le distinguer, *Loosefish*.)

*Loosefish* :— Eh bien voilà qui est singulier ; personne ! je ne comprends point ça ; j'ai pourtant assez cabalé auprès de mes amis, un tas d'imbécilles qui croient tout ce qu'on leur dit, et qui m'ont promis de venir à cette assemblée au moyen de laquelle on doit contrecarrer et abattre celle que nous avons faite lundi dernier pour les représentants. C'est toujours curieux de me voir lancé avec le parti du *Canadien* moi qui lui ai toujours fait de l'opposition ; mais s... mille s..., voilà assez long-tems que je suis patriote ; on n'y gagne rien ; tandis que tous les gens qui ont penché vers le gouvernement tout en gardant des couleurs un tant soit peu populaires attrappent tôt ou tard quelque chose. Par exemple il faut que je prenne garde de ne pas tomber dans l'exirême contraire comme le font les gens qui changent de politique par conviction ; il me faut rester entre les deux camps, à portée de découvrir l'un des premiers de quel côté va souffler le vent qui peut apporter de bonnes places. J'ai remarqué que l'on n'avance pas plus à demeurer patriote franc et sincère que loyal enragé et en effet il faudrait qu'un gouverneur fût archibôte pour récompenser ceux qui lui sont dévoués par nature, de même que ceux qui ne voudraient point lui vendre leur conscience. Dieu merci, moi je ne suis pas de cette sorte catégorie ; par exemple je me confesse de l'erreur de n'avoir pas deviné plus tôt le chemin des honneurs et du profit. Au diable les principes ; c'est de la glu pour les simples d'esprits. Toujours voilà qui est surprenant, l'heure de l'assemblée est venue et personne encore ne s'est montré. Il faut que je m'en aille bien vite ; car il ne serait pas bien d'être vu ici après m'être trouvé dans l'autre assemblée, surtout si c'est une affaire manquée ; heureusement que personne ne m'a aperçu ; il faut que je m'en aille bien vite trouver tous mes amis les libéraux pour leur annoncer que la démonstration des torieus canadiens n'a pas réussi et qu'il ne s'y est trouvé personne . . .

Une souris jette un cri.

*Loosefish* :— Ein ? Qu'est-ce que cela ? Rien. Décidément l'assemblée n'aura pas lieu, je m'en vais. Mais tiens, voilà du superbe papier ; des plumes excellentes ; cela a sans doute été mis là pour le service public, je puis donc en